

Frédéric LIENARD

La représentation de la fin de l'Homme dans la littérature de Science-fiction

A Inès.

Sommaire

Preface

Début du texte

Conclusion

Glossaire

Bibliographie

1. Corpus général
2. Corpus critique
3. Webographie

Remerciements :

Mes remerciements vont tout d'abord à M. LANASRI qui a bien voulu me soutenir sur un sujet assez polémique et peu étudié. La Science-fiction n'a de place qu'à travers la littérature et son étude.

Mes remerciements vont à ma chère belle-mère qui ont su toutes les deux me soutenir sur ce projet et sur mes études en général. Elles ont su me redonner la confiance lorsque l'on peut parfois avoir des doutes et des incertitudes. Je remercie également indirectement le médecin Philippe Jombart qui m'a transmis sa passion de la littérature de science-fiction il y a plus de dix ans. Enfin, je remercie surtout ma femme Inès qui me suit dans mes projets les plus fous et les plus divers.

PREFACE

Ceci est une adaptation d'un mémoire de Master 2
Recherche Lettres Modernes.

La science-fiction est fortement critiquée et ce n'est pas une réelle surprise. Certains la chassent de la littérature, d'autres de la catégorie « genre », d'autres encore la classent parmi la paralittérature sous prétexte que celle-ci n'a pas ses lettres de noblesse. Sans entrer directement dans ces débats, elle est avant tout un objet d'étude littéraire puisqu'elle offre des écrits étudiables. Elle offre de la matière. On peut reprendre les mots d'Henri Baudin qui affirme que :

« ce n'est pas de l'infralittérature, ni même à mon avis, de la paralittérature. Je ne vois pas en quoi la S.F. a quoi que ce soit de mineur par rapport au roman en général ; comme celui-ci, la science-fiction comporte une production de masse vouée à la grosse consommation, dont les lettrés oublient de tenir compte quand ils pensent au roman en soi et dont ils tiennent exclusivement compte quand ils pensent à la science-fiction¹. »

Remettre en cause sa qualité littéraire n'est pas l'objet de cette étude. Ces écrits forment un objet d'étude et plus particulièrement des possibilités futures sur l'Homme et son devenir. Henri Baudin attaque ici directement les universitaires qui n'osent pas y voir un intérêt et qui ont un comportement qui n'est pas universel et qui est instable envers la littérature.

« La science-fiction n'appartient pas à la science, ni à l'esthétique, ni à la philosophie. Elle est quelque chose d'autre, où l'on pourrait reconnaître comme le dit bien

Mascolo une expression remarquable de la fonction prophétique. Les prophètes de la science-fiction ont hérité l'exigence fascinante de l'eschatologie². » nous explique Maurice Blanchot cité par Jean-Marc Gouanvic dans son essai. Ce genre littéraire apparaît d'après cette remarque comme un moyen de connaître la fin de l'homme, la fiction rejoindrait une part de la vérité dans le monde réel. Bien des auteurs ont tenté de donner leur propre version des faits en nous proposant des solutions les plus diverses possibles comme la mort virale, la fuite vers une autre planète, l'attaque atomique, l'invasion extra-terrestre et bien d'autres. La fonction eschatologique de la science-fiction serait donc une manière de nous présenter une forme plausible de l'avenir. Cette fonction placerait cette littérature dans un rôle médiateur ayant pour but de révéler une vérité au lecteur. La fiction aurait un lien direct avec la réalité et un but d'en celle-ci. Cette fonction de vérité effacerait le rôle principal du divertissement, souvent mis en avant par certains critiques comme par exemple Bossuet dans son *Oraison funèbre d'Henriette-Anne d'Angleterre* où il expose le danger de la fiction: « Là, notre admirable princesse étudiait les devoirs de ceux dont la vie compose l'histoire : elle y perdait insensiblement le goût des romans, et de leurs fades héros ; et, soigneuse de se former sur le vrai, elle méprisait ces froides et dangereuses fictions. »³. Bossuet oppose ici deux conceptions, celle du roman et celle de l'Histoire. Cette opposition représente celle entre le vrai et le faux, entre la fiction et la réalité. Le roman n'apporterait donc aucune réflexion sur notre temps et ne constituerait qu'un divertissement inutile, méprisable voire même néfaste. C'est justement ce que dénie toute la littérature de science-fiction qui propose une réflexion sur la société dans laquelle on vit. Elle n'offre pas le vrai mais permet une réflexion sur un comportement possible de l'homme. Elle ouvre une réflexion sur le vraisemblable.

C'est-à-dire qu'elle permet une réflexion sur le réel, sur « l'envisageable » à travers la fiction. C'est cette évolution que nous essaierons de mettre en évidence au sein même de la littérature de science-fiction. Ce domaine connaît des mutations et les définitions proposées par les critiques en sont perturbées. On se demandera s'il appartient toujours à la littérature de l'imaginaire, de même l'on s'interrogera s'il y a au contraire de nouveaux genres. Nous prendrons pour exemples principaux cinq romans, *Demain les chiens* (City) de Clifford Donald Simak, *Le successeur de pierre* de Jean-Michel Truong, *334* de Thomas Disch, *L'Homme démoli* d'Alfred Bester ainsi qu'*A la poursuite des slans* de Van Vogt. D'autres œuvres complémentaires viendront s'ajouter à celles-ci. En comparant ces romans, nous allons entreprendre une étude du vocable science-fiction à travers le futur de l'homme et de l'humanité, en marquant deux types de science-fiction. C.D. Simak offre un éventail très large de situations où il réduit peu à peu l'homme à une légende, un conte que l'on se raconte près d'un feu, l'homme disparaît peu à peu alors que J.M. Truong nous montre le futur très proche si la manipulation n'arrête pas sa progression. La mondialisation menace l'humanité et l'homme tend à disparaître au profit d'un successeur électronique surpuissant. L'homme va disparaître, mais de quelle manière?

C.D. Simak transpose le lecteur dans un temps très éloigné du nôtre contrairement à J.M. Truong où l'action se déroule en 2032. Selon lui le développement du successeur est déjà en cours et nous menace réellement. Il écrira d'ailleurs à ce sujet non plus un roman mais un essai *Totalement inhumaine* où il expose son sentiment de crainte et complète la définition du successeur. Ce genre nous rapproche encore plus de la réalité. La distance temporelle est encore réduite. Dans le roman *Demain les chiens* l'auteur tend au contraire à éloigner le plus possible le lecteur, pour qu'il puisse réfléchir avec plus de recul sur

sa propre espèce. Il expose un avis extérieur et tend à montrer ce qui a fait chuter l'homme. Le lecteur doit réfléchir sur son espèce comme si elle n'était pas la sienne. Il doit sortir de sa position anthropocentrique. D'ailleurs C.D. Simak met tout en œuvre pour y conduire le lecteur.

Nous tenterons à travers notre étude de montrer en quoi ces deux romans s'opposent sur une distance et créent deux réflexions différentes, deux types de science-fiction. Le monde complexe de Jean-Michel J.M. Truong est fortement lié avec la réalité. Il fait de nombreux emprunts de termes existants alors que C.D. Simak au contraire tend vers la fiction, une fiction qui éloigne le lecteur de son propos pour mieux s'en approcher par la suite. Le conte, la légende crée une distance par rapport à sa source qu'est l'imagination dans la réflexion. Peu à peu la science-fiction se détache de l'imaginaire et de sa forme d'origine du moins ce qu'on pourrait prétendre être celle-ci. S'en suit une réflexion sur le genre et son avenir. Moins la fiction est présente, plus le genre a des difficultés à s'affirmer et laisserait place, si l'on poursuit le raisonnement, au fur et à mesure à un autre genre, celui de l'extrapolation. Cette évolution caractériserait le début d'une menace pour la survie du genre puisqu'il est difficile d'imaginer la survie d'un genre fondé sur la fiction sans la présence de cette source. Nous verrons ici que la fiction crée des illusions sur sa présence mais l'écrit n'est pas moins fictionnel. On peut alors remarquer plusieurs degrés dans la fiction.

Nous nous pencherons donc tout d'abord sur les différentes fins de l'humanité que peut nous présenter le genre romanesque « science-fiction ». Puis nous étudierons ce qu'apporte cette distance, très diversifiée, imposée par l'auteur de façon plus ou moins marquée. Ensuite nous verrons en quoi chez Jean-Michel J.M. Truong, cette distance s'oppose au contraire très nettement à un rapprochement, à une extrapolation définissant un nouveau genre qui s'impose et qui annoncerait une éventuelle fin de la

science-fiction. La mort de la science-fiction évolue parallèlement avec la fin de l'humanité. La fiction beaucoup moins évidente marquerait cette transition. Ensuite nous rebondirons sur cette notion de « mort ». Ce genre caractérisé par la fiction et par le *sens of wonder* serait menacé par ce choix d'écriture. Enfin nous démontrerons au contraire que cette disparition est une innovation littéraire propre au genre qui évolue au même rythme que l'humanité et qui est fortement lié à sa propre fin. La science-fiction propose des innovations et des ingéniosités d'écriture comme le langage télépathique chez Alfred Bester ou l'utilisation de l'architecture par Thomas Disch. Jean-Michel Truong, quant à lui, marquerait un tournant, une mutation dans la littérature.

¹ H. BAUDIN, *La Science-fiction*, Paris, Bordas, 1971, p. 131.

² J.M. GOUANVIC, *La science-fiction française au XXe siècle (1900-1968) essai de sociopoétique d'un genre en émergence*, Editions Rodopi B.V., Amsterdam-Atlanta, GA 1994. 292 p. p.175.

³ BOSSUET, *Oraison funèbre d'Henriette-Anne d'Angleterre*, Paris, Librairie Hachette, 1935, p. 37.

I Différentes fins possibles : présentation de fins de l'humanité à travers des romans apocalyptiques et post-apocalyptiques. La définition de la science-fiction et ce qu'elle apporte dans la description de la disparition.

1) Historique et définitions de la science-fiction qui s'entrecroisent

Le terme « science-fiction » apparaît pour la première fois dans la langue en 1851 dans un essai de William Wilson intitulé *A Little Earnest Book Upon A Great Old Subject*, il y exprima: "We hope it will not be long before we may have othersworks of science-fiction⁴". Il sera ensuite très largement diffusé aux Etats-Unis par l'intermédiaire de l'éditeur Hugo Gernsback dans son magazine *Science Woner stories* puis dans un autre magazine *Amazing Stories* où il éditera, ce qu'on peut appeler, « les classiques du genre » comme Jules Verne ou encore H.G. Wells. Lui-même publiera un roman de science-fiction à partir de 1911, intitulé *Ralph 124C 41+*. Ce terme remplacera dans l'usage courant et sera le prolongement de tous les termes français comme anticipation, roman scientifique voire même utopie. Tous les aspects les plus marquants et les plus fréquents de cette littérature sont très diversifiés d'où les difficultés à définir le genre et d'où les nombreuses tentatives de définition.

En ce qui concerne la définition de la science-fiction, Jacques Goimard nous met en garde contre cette tentative. Dans *L'Encyclopédie de poche de la science-fiction*, il déclare que :

On m'a proposé bien des définitions de la science-fiction, aucune n'est clairement convaincante. [...] C'est d'autant plus vrai que depuis sa fondation, le genre a connu bien des évolutions, subi des mutations ou des hybridations, vécu

même des révolutions la science-fiction a connu des évolutions⁵.

Ceci démontre que les critiques et les auteurs éprouvent eux-mêmes beaucoup de difficultés. Certains auteurs prennent la définition à contre sens et évincent cette tentative. On peut citer comme exemples de référence, deux auteurs, Norman Spinrad et Jacques Van Herp. Le premier affirme que « la science-fiction c'est tout ce qui est publié sous le nom de science-fiction⁶ ». Le second exprime une contradiction notoire et surtout ne répond pas à la question ou d'un moins de façon vague: « La science-fiction n'existe pas ! Seules existent les œuvres de science-fiction⁷ ! ».

Les définitions que l'on peut lire sont parfois floues, parfois vastes et imprécises, d'autres au contraire sont excessivement réductrices. Néanmoins certains retiennent l'attention et englobent de manière assez juste ce qu'on peut entendre par le terme de science-fiction. Cependant des définitions qui ne proposent pas de limites n'ont pas un grand intérêt de compréhension. De plus elles forment une tautologie puisqu'elles sont un contre-sens du fait même de définir un genre étant donné que le but est de fixer des frontières entre les différentes catégories. En outre nous retiendrons principalement la définition de Kingsley Amis qui englobe de façon presque exhaustive les interrogations que l'on peut faire sur le genre:

« un ouvrage de science-fiction est un récit en prose traitant d'une situation qui ne pourrait se présenter dans le monde que nous connaissons, mais dont l'existence se fonde sur l'hypothèse d'une innovation quelconque, d'origine humaine ou extra-terrestre, dans le domaine de la science ou de la technologie, disons même de la pseudo-science ou de la pseudo-technologie⁸. ».

Les frontières sont minces entre la pseudo-science et la science car le lecteur est parfois dans l'ignorance et pense connaître les découvertes scientifiques actuelles. Il apprendra de manière inopinée au cours de sa lecture que certaines découvertes n'appartiennent pas seulement à la fiction mais font partie de découvertes réelles. Malgré la définition, restent des difficultés notamment au niveau des frontières. Nous nous demanderons s'il faut concevoir une définition de la science-fiction qui contient toutes les œuvres soi-disant de ce genre. C'est à partir de cette interrogation que nous essaierons de comprendre les différences plus ou moins visibles entre ce que nous appellerons des sous-genres, c'est-à-dire des œuvres de science-fiction ayant une forme particulière comme chez C.D. Simak et J.M. Truong.

Certains critiques et principalement Alain-Michel Boyer et Daniel Fondanèche la classe parmi la paralittérature. Ce terme englobe ce qu'on nommait auparavant et de manière plus courante « littérature populaire », expression principalement due à son type de diffusion. Selon Henri Baudin, la science-fiction entretient une relation foisonnante avec le réel. La fin du temps humain est le thème sciencefiction par excellence.

Ce que nous retenons comme valeur principale est le fait qu'elle offre la perspective d'étudier la fin de l'Homme à travers de nombreuses solutions présentées. Les auteurs cherchent à décrire la manière dont l'Homme va périr. Les successeurs sont nombreux et offrent la possibilité de l'Homme mais aussi de la langue par l'intermédiaire de ces êtres de la postérité. La science-fiction n'a pas seulement un but de divertissement mais offre une réflexion plus ou moins aboutie sur l'humanité et son devenir. Le divertissement peut être compris ici au sens pascalien, c'est-à-dire que ce genre peut permettre au lecteur de ne pas s'écarter du droit chemin tout en ayant une lecture

divertissante. Elle combine ces deux types d'action de manière plus ou moins précise.

2) Quelques exemples de romans qui usent de fins en tous genres

Les animaux apparaissent très souvent comme des successeurs potentiels de l'Homme. Il en va de soi, étant donné que l'Homme est lui aussi un animal, qui a pris le dessus par rapport aux autres en utilisant sa technique ou du moins qui se présente comme supérieur. Les interrogations sur la place de l'Homme sont nombreuses, nous citerons à titre d'exemple principal, « l'apologie de Raymond Sebond » extrait des *Essais* de M. De Montaigne :

« La présomption est notre maladie naturelle et originelle. La plus calamiteuse et frêle de toutes les créatures, c'est l'homme, et quant et quant la plus orgueilleuse. Elle se sent et se voit logée ici, parmi la bourbe et le fient du monde, attachée et clouée à la pire, plus morte et croupie partie de l'univers, au dernier étage du logis et le plus éloigné de lavoûte céleste, avec les animaux de la pire condition des trois ; et se va plantant par imagination au-dessus du cercle de la lune et ramenant le ciel sous ses pieds. C'est par la vanité de cette même imagination qu'il s'égalé à Dieu, qu'il s'attribue les conditions divines, qu'il se trie soi-même et sépare de la presse des autres créatures, taille les parts aux animaux ses confrères et compagnons, et leur distribue telle portion de facultés et de forces que bon lui semble. Comment connaît-il, par l'effort de son intelligence, les branles internes et secrets des animaux ? Par quelle comparaison d'eux à nous conclut-il la bêtise qu'il leur attribue ?

Cette bêtise est souvent contrée dans la littérature de science-fiction où l'Homme apparaît comme un être qui

subit la supériorité d'une autre espèce vivante ou d'un phénomène humain le plus souvent extra-humain. Il est représenté au contraire comme un être faible et surtout impuissant de changer la situation. Au sujet des animaux, on peut citer par exemple, le roman de Jacques Spitz, *La guerre des mouches*. Cet auteur reprend le concept de l'extermination de la race humaine par une autre espèce et ici en l'occurrence un insecte. D'autres auteurs font intervenir le végétal comme agent exterminateur et comme successeur de l'Homme. On peut citer par exemple *La guerre du lierre* de David H. Keller ou *Les Dieux verts* de Charles Henneberg. Ces deux romans placent la plante dans une position de force contre laquelle l'Homme lutte sans espoir.

La fin de l'homme apparaît à travers la littérature comme un sujet de référence très prolifique, comme un questionnement intarissable, auquel les auteurs de science-fiction ou d'autres genres font souvent appel. Toutes les possibilités sont acceptables étant donné que personne ne détient cette connaissance. Les premiers témoignages écrits sont sans doute ceux des textes religieux où par exemple dans la Bible, l'apocalypse retrace les différentes fins de l'homme lorsqu'il va disparaître. Ce texte n'est pas écrit pour créer une sensation de peur mais pour au contraire rassurer l'homme sur son avenir. Il essaie de donner de l'espoir à ceux qui veulent bien y croire. Le livre de l'apocalypse s'achève sur un avertissement solennel et sur la promesse du ressuscité : « je viens bientôt⁹. ». Les auteurs de science-fiction font beaucoup moins de place à l'espoir en un avenir meilleur. Ils présentent tous plus ou moins un avenir sombre directement ou non inspiré d'un aspect réel de la société. La mise en garde reste mais les solutions sont souvent absentes. Après avoir donné quelques exemples marquants et disparates, le premier sur lequel on peut se concentrer est le roman *Génocides* écrit

par Thomas Disch en 1965. L'auteur décrit une tribu de survivants qui luttent désespérément contre l'envahisseur, une plante extra-terrestre contre laquelle ils ne peuvent rien faire. Elle est invincible et envahit tout sur son passage. Ils sont vite réduits au cannibalisme car se nourrir grâce à la sève de la Plante ne leur suffisent qu'un instant. Ils ne savent pas comment elle est apparue sur Terre. Elle provoque la fin de toutes les espèces par sa puissance envahissante. Ils lient sans cesse la mort à La plante. Elle devient l'expression synonyme d'une mort incontrôlable. Ce roman représenté dès les premières pages la destruction totale empreinte d'un sentiment de nostalgie et de tristesse:

Il remerciait le ciel de n'avoir pas du assister à leur mort car même les pauvres vestiges de Tassel avaient le pouvoir de le rendre mélancolique. Jamais il n'aurait cru attacher une si grande importance à la disparition de son village. Avant l'avènement de la Plante, Tassel avait symbolisé tout ce qu'il détestait le plus : l'étroitesse d'esprit, la mesquinerie, l'ignorance sordide et un code moral remontant au Lévitique. Et voilà qu'il le pleurait comme si c'était Carthage tombée aux mains des romains et parsemée de sel, ou Babylone, la grande cité.¹⁰

Ce sentiment de disparition éternelle est présent jusqu'à la fin. Sa progression en est même accélérée par la création d'un programme d'incinération de tous les mammifères pour laisser le plus d'espace possible aux derniers hommes survivants. Ceux-ci sombrent dans la déchéance, ils mangent leurs invités après les avoir broyés pour fabriquer des saucisses. On peut remarquer ici de la dérision proche de ce qu'on peut appeler « humour noir » mais la tonalité du roman est la plupart du temps tragique. Leur seule réponse est transcendante. Ne connaissant pas la source